

*From the Journals of Jean Seberg* de Mark Rappaport

Philippe Gajan

---

Number 83-84, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23386ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Gajan, P. (1996). Review of [*From the Journals of Jean Seberg* de Mark Rappaport]. *24 images*, (83-84), 69–69.

# FROM THE JOURNALS OF JEAN SEBERG

DE MARK RAPPAPORT

PAR PHILIPPE GAJAN

**M**ark Rappaport, après Rock Hudson en 1992, s'empare cette fois-ci de Jean Seberg. Sur le mode de la biographie fictionnelle, Jean Seberg, sous les traits de l'actrice Mary Beth Hurt, commente des extraits audiovisuels (essentiellement des films de fiction) qui ont trait à sa carrière ou à l'époque dans laquelle celle-ci prend place. De sa performance sous les traits de Jeanne d'Arc à 17 ans dans le film d'Otto Preminger *Sainte Jeanne* à son suicide à l'âge de 40 ans, en passant par son engagement auprès des Black Panthers, l'exercice semble classique, un essai réflexif d'éclairage de l'histoire à la lumière du présent.

Mais c'est bien au-delà que se place le propos du réalisateur. Par le biais de la référentialité directe, très cinéphilique au demeurant, c'est le procès d'une époque et d'un concept, le star-system, qui est orchestré dans *From the Journals of Jean Seberg*. Avec un mordant et une ironie remarquables, Mark Rappaport se livre à un abattage systématique du mythe Jean Seberg. À l'aide d'un point de vue féministe, il dresse un réquisitoire féroce contre le rouleau compresseur hollywoodien qui, au service d'une machine idéologique extrêmement puissante (le gouvernement américain et ce qui le sous-tend, le pouvoir de l'argent), mit à son service, au risque de les détruire, des icônes qui avaient pour noms Jean Seberg, Jane Fonda ou encore Vanessa Redgrave. En cela, le film s'élève contre la récupération qui s'est exercée, jusqu'à nos jours, sur ces actrices sous forme de mythes. Par là même, il dresse un portrait au vitriol de la société qui a permis et permet encore ce genre de pratiques et la croyance en ces mythes. La déconstruction opérée par le cinéaste s'avère alors extrêmement cohérente et prolifique.

La démarche de Rappaport est argumentée selon trois grands mouvements: artistique, Jean Seberg soumise à la poigne de fer de dictateurs comme Otto Preminger et, à qui il

était demandé de ressembler à Greta Garbo; politique, la campagne de calomnies dont elle fut victime lors de son engagement auprès des Black Panthers; et enfin humaine, l'exploitation à laquelle ses maris successifs se livrèrent à son sujet. De plus, le discours de Rappaport est constamment souligné et élargi par un jeu de comparaisons avec les destinées, jusqu'à un certain

table. Jean Seberg vient d'un milieu plus modeste et n'a donc pu bénéficier de la même magnanimité. Au contraire, il semble qu'elle ait été la victime expiatoire au lendemain d'un vent progressiste qui fit de ces actrices les égéries médiatisées d'une décennie.

L'appréhension d'une certaine forme de réel par le biais de la fiction documen-



Avec un mordant et une ironie remarquables, Mark Rappaport se livre à un abattage systématique du mythe Jean Seberg.

point similaires, de Jane Fonda et de Vanessa Redgrave. À la lumière de l'ensemble du film, une scène semble particulièrement convenir pour décrire la méthode du cinéaste: alors que Jane Fonda mène un exercice de «work-out», assimilable à la «s exploitation» moderne, la bande sonore diffuse *Barbarella*, symbole de Jane Fonda poupée iconique, symbole sexuel exploité par Hollywood, semblant ainsi, par un admirable raccourci cinématographique, mettre entre parenthèses l'engagement politique de cette dernière lors de la guerre du Vietnam. Plus encore, le film suggère que, si cette mise entre parenthèses a été possible, de la même manière que Vanessa Redgrave poursuit une carrière cinématographique après son engagement politique auprès de l'OLP, c'est que les deux actrices sont issues d'une dynastie puissante et surtout respec-

tée est chez Mark Rappaport d'une redoutable efficacité. Film quasiment militant, *From the Journals of Jean Seberg*, tout en respectant le modèle qui est la base, le squelette pourrait-on dire, du film, rejaillit de manière pertinente sur la société actuelle. En présentant avec une grande rigueur formelle ces matériaux, les films, les stars, qui ont fait les mythes qui sous-tendent le monde occidental (alors que la tentation dut être grande de les manipuler au profit d'un discours idéologique de plus), il permet de jeter un regard neuf et sans doute plus pénétrant sur aujourd'hui. ■

## FROM THE JOURNALS OF JEAN SEBERG

États-Unis 1995. Ré., scé. et mont.: Mark Rappaport. Ph.: Mark Daniels. Int.: Mary Beth Hurt. 97 minutes. Couleur et noir et blanc.